

THÉÂTRE

« Narcisse »

de Jean-Jacques Rousseau

Charmant mais...

C'est la pièce d'un jeune homme de dix-huit ans qui songe à parvenir et cherche encore sa voie. D'emblée, ce qui frappe, c'est combien Jean-Jacques, éternellement blessé par son entourage et aussitôt fâché à mort avec autrui, se ressemble déjà et même ne songe qu'à se ressembler quel qu'en soit le prix.

Un homme sensible ? Oui, mais d'abord capable de se sentir, de s'éprouver lui-même, dans la plénitude et la suffisance de son moi. « *J'ai un cœur très aimant, mais qui peut se suffire à lui-même* », écrit-il dans sa *Correspondance*, avec ce mélange d'ingénuité dans l'aveu et de franche rudesse qui le distingue. On ne saurait être plus lucide.

Personne avant lui – et surtout pas Montaigne, qui ne se croit pas une exception et s'abrite constamment derrière l'exemple des Anciens, ne puisant en lui-même que pour mieux rejoindre l'humaine condition – oui, personne n'osa se contempler, jusqu'à l'extase, jusqu'au ravissement, avec tant d'impudeur et d'audace. Rousseau doutera de tout en lui-même sauf de la vérité de ce qu'il sent.

C'est cela qu'il s'épuise à déceler et à dire. C'est en cela qu'il donne au mot *intime* un sens valeureux qui ne va cesser de s'accroître, de s'aggraver, au point de nous sembler aujourd'hui banal. C'est à cela qu'on pense en découvrant cette œuvre de jeunesse, alerte et sentimentale, écrite dans le goût du XVIII^e siècle. Du Greuze en prose plutôt que du Marivaux – à cause des larmes peut-être, gages de sincérité et de vertu, qui affleurent sous le masque léger de la comédie.

Ce héros, qui tombe amoureux de son portrait peint en femme, est-il ridicule, obscène ou charmant ? On hésite toujours, avec Rousseau, mais là, franchement, une fois de plus, on se dit qu'il abuse de sa sincérité, non ? On a beau savoir que Rousseau fut un soupirant plutôt qu'un séducteur, dans les bras de M^{me} d'Houdetot ou de la grosse Warens, que Valère (Benoît Marchand) est à ce point niais (plutôt qu'aveugle) et joué par sa sœur, Lucinde (Vijaya Tassy), et par sa fiancée, Angélique (Nine de Montal), on peine à le croire.

A l'exception de Jacques Dacqmine, qui incarne avec force et originalité le stupide effroi d'un tyran paternel, ce sont de très jeunes comédiens, encore des élèves, qu'a réunis le metteur en scène Didier Bezace. On ne manque pas d'être charmé sans être pleinement convaincu par leur vigueur et leur spontanéité. Il y a, me semble-t-il, un problème de diction (ou de phrasé), qui n'est pas résolu. Il y a, en outre, dans la langue si moderne de Rousseau, des émois qui ne sont qu'à lui ou qui ne sont plus tout à fait les nôtres. Disons : une ombre de malheur (ou de désir) qui inquiète et qui trouble les phrases les plus familières. Ressent-on bien cela ? Je n'en suis pas sûr.

C'est un enfant qui veut dire la vérité, Rousseau, qui veut la dire toute – cela est insupportable et puis son *Narcisse* n'est pas un chef-d'œuvre – mais il a mille ans et quelle âme !

Frédéric FERNEY